

DOSSIER DE PRESSE



# L'AFFAIRE FUALDÈS LE SANG ET LA RUMEUR

MUSÉE FENAILLE . RODEZ / DU 20 MAI AU 31 DÉCEMBRE 2017

I  
Entrez, peuple de France  
Rêve la tantissime aurore !  
Vos contes, Dieu merci,  
De l'histoire l'excellent,  
Et comment il a pris fin  
Par la nuit des assassins.

II  
Parlons d'abord de Tailade,  
C'est un excellent Bancal ;  
Pour lui aucun rival ?  
Et quant à sa épouse,  
Même Marie Laurin,  
Elle est superbe vraiment.

V  
Deshaies, Montal, rien qui vaille,  
Deux horribles chimpanzés !  
Et l'histoire de talent  
P...  
Et...  
Et... que c'est leur cas.

VII  
Rocheard est un hâble homme  
Ce vieux drame, à l'Ambigu,  
Saura, j'en suis convaincu,  
Il...  
Les... et trace,  
Les... tout exacts.



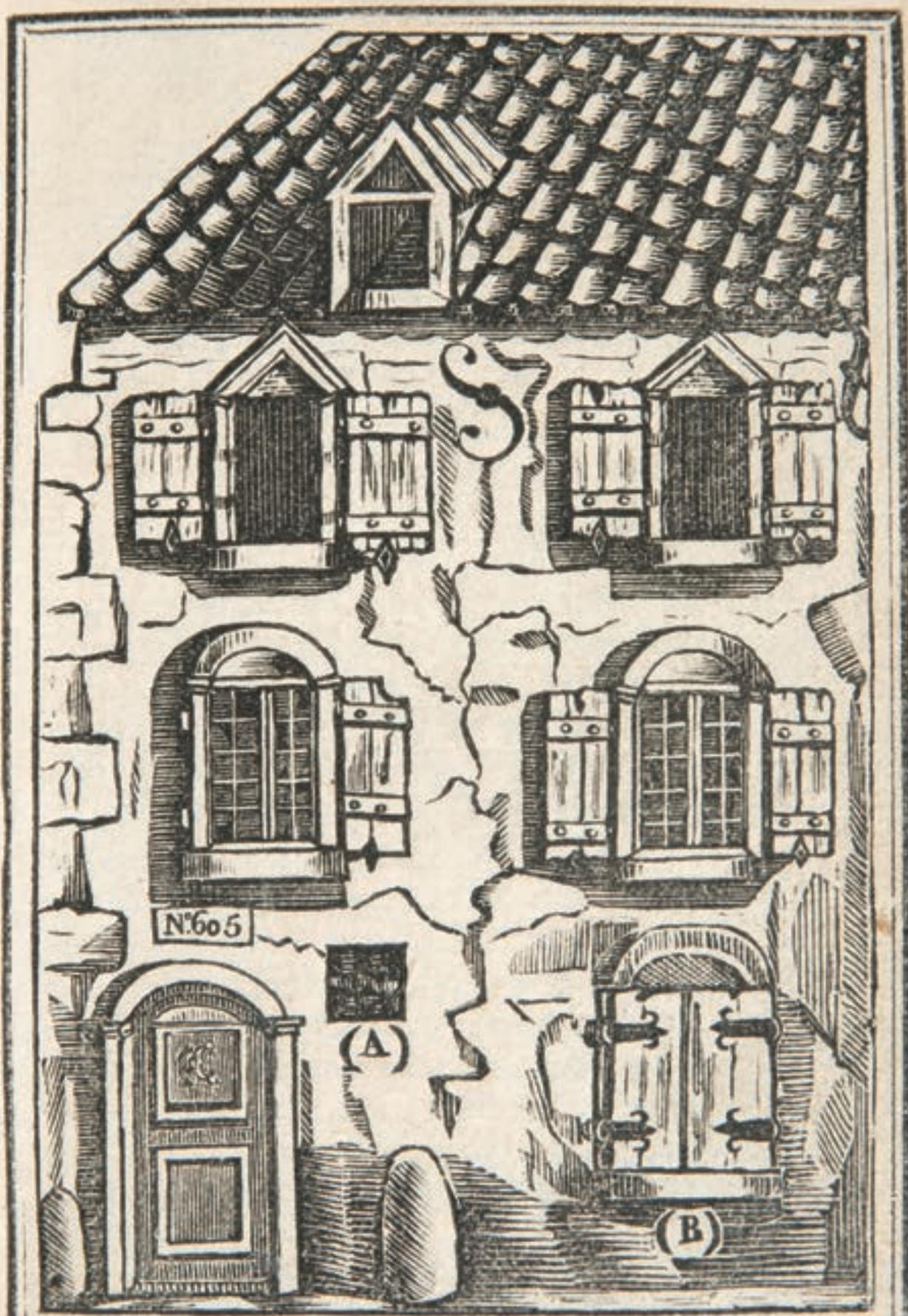
MUSÉE FENAILLE



Illustration : Louis Morel-Réaz dit Stop, Fualdès I, 1848, collection BNF / Création : Olivier Douzou

## L'affaire Fualdès, le sang et la rumeur

Deux cents ans après l'assassinat du procureur Fualdès, l'exposition du musée Fenaille s'attache à révéler les ressorts d'une des plus célèbres affaires criminelles du XIX<sup>e</sup> siècle. La France et toute l'Europe vont suivre cet incroyable feuilleton judiciaire.



MAISON BANCAL.

(A) Fenêtre du cabinet où l'on dit que se réfugia M.<sup>e</sup> MANSON.  
(B) Fenêtre de la cuisine où se commit l'assassinat.

## L'AFFAIRE FUALDES, LE SANG ET LA RUMEUR

Dans une France usée par les guerres napoléoniennes, marquée par les bouleversements révolutionnaires, agitée par des complots et des conspirations, l'affaire Fualdès agit comme un révélateur. Elle annonce le mariage entre la presse écrite et les récits de justice, entre le crime et les récits populaires, entre l'encre et le sang. Au centre de l'histoire, une rumeur persistante constituera le terreau de toutes les affabulations.

L'affaire connaît un immense succès populaire. Les premières lithographies et de multiples estampes accompagnent l'imaginaire des lecteurs de notices publiées par dizaines. Des tableaux représentant les principaux accusés circulent à Toulouse, Lyon ou Bordeaux avant d'être dévoilés à Paris. En province, les représentations théâtrales de rue fleurissent. Les mémoires de Clarisse Manzon

connaissent sept éditions en moins de deux mois. D'autres protagonistes comme Rose Pierret (ou un sosie) sont littéralement livrés aux regards des curieux dans un café parisien où une foule ininterrompue défilera pendant plusieurs jours. Bousquier, sauvé de la guillotine par ses aveux mensongers, sera engagé dans un cabinet de cire reproduisant la scène de l'assassinat « au naturel » afin de répondre aux questions des curieux. L'emballement populaire semble inédit. Il accompagne principalement la tenue du premier procès d'Albi avant de retomber dès la fin de l'année 1818.

L'affaire marquera durablement les esprits. Sa plainte sera fredonnée jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. « L'effroyable affaire » hantera l'imaginaire collectif et Rodez restera longtemps la ville où « on égorge les gens comme des cochons ».



Sébastien Coeuré, *M. Fualdès entraîné chez Bancal*, lithographie, 25,7 x 32,5 cm, Paris, Martinet, 1818, collection particulière.



Théodore Géricault, *Fuite des assassins*,  
plume et encre brune, lavis brun sur traits à la  
mine de plomb, 19,6 x 26,1 cm, 1818, musée  
des Beaux-Arts de Rouen

Plusieurs générations d'historiens, de chercheurs ou de criminologues vont se passionner pour cette affaire et travailler à dénouer les fils d'une des plus importantes erreurs judiciaires du xix<sup>e</sup> siècle.

L'affaire Fualdès s'inscrit dans une continuité, celle du goût déjà largement partagé en son temps pour les chroniques judiciaires. Les comptes rendus romanesques et dramatiques d'Henry de Latouche, découpés comme des feuilletons au long cours, annoncent les évolutions futures de la presse. Il est plus aventureux de percevoir un parfum de roman noir ou d'histoire extraordinaire dans la tragédie de Rodez comme un

avant-goût de *Madame Bovary* dans la personnalité tourmentée de Clarisse Manzon. L'imaginaire romantique naissant trouve dans le débordement des passions la part obscure de l'âme humaine, les faits divers sanglants, les thèmes d'une nouvelle esthétique.

Théodore Géricault s'intéressa un temps à l'affaire. Plusieurs dessins témoignent de ses recherches au moment même où il s'apprêtait à mettre en peinture un autre fait divers tragique, son futur *Radeau de La Méduse*. « Il avait fait trois ou quatre compositions déjà pour le tableau qu'il méditait, lorsqu'on lui montra des images à deux sous ; il prétendit qu'elles valaient mieux que ses dessins, et abandonna le projet. »

La mécanique de l'affaire s'appuie tout au long de la procédure et des différents procès sur une rumeur persistante, terreau de toutes les affabulations. Dès les premières heures, l'opinion publique alimentée par les ouï-dire échafaude un récit collectif totalement fantasmé. On cherche vraisemblablement à expliquer l'inexplicable. Il faut donner du sens à un assassinat qui semble procéder d'une réalité cachée.

Le succès de l'affaire tient moins dans le mobile – dettes, complot politique, agression crapuleuse – que dans la forme. La rumeur panse les angoisses d'une ville terrifiée par un crime qui transgresse les codes. Le récit prend naissance à la nuit tombée, tels les rituels nocturnes du carnaval ou du charivari, où l'on s'autorise à renverser pendant quelques heures les hiérarchies du jour et les évidences. Le caractère « infâme » du meurtre tient principalement à son inversion. Les plus proches amis de Fualdès se transforment en bourreaux et l'égorge avec un couteau de boucher ; ils donnent son sang, recueilli dans un baquet, à un cochon qui ne peut le finir. La scène, inventée par les enfants Bancal, répond au caractère irrationnel

du crime. Elle est volontairement circonscrite dans un lieu clos pour contenir le forfait. La maison Bancal, locus horribilis, refuge de toutes les infamies, est vouée à une malédiction certaine. Il sera question un temps de la démolir.

L'affaire frappe l'imaginaire de toutes les couches de la société avec porosité, suscitant une forme de fascination inavouable pour l'horreur. Le public populaire s'attache aux formes orales, aux récits des colporteurs, aux complaintes chantées illustrées par des images bon marché. L'élite savante et bourgeoise, lectrice des journaux et des gazettes, s'applique plus volontiers à lire attentivement les interminables comptes rendus des procès. Petits-bourgeois et ouvriers se retrouveront néanmoins bientôt dans les théâtres populaires du boulevard du Temple, sur le « boulevard du crime ». D'autres chercheront à frémir, bien après les événements, devant la scène de l'assassinat dans le cabinet de cire de Curtius « reconstituée avec une vérité si parfaite que chacun frissonne en la contemplant ». Derrière le réalisme attendu de ces mises en scène se cache la volonté de se confronter à l'horreur.



Germain Chambert, *Procès Fualdès, Banc des accusés*, Avocat., taille-douce sur papier vélin, Toulouse, collection particulière.



*Entrée de Madame Manson à Alby*, eau-forte sur papier vergé azuré, colorié à la gouache, 23 x 32 cm, Paris, Plancher, 1818, collection particulière.

Les innombrables estampes trahissent cette recherche de vérité. Non pas celle relative au mobile mais un besoin impérieux de se mesurer à de véritables portraits dessinés d'après nature. L'image offre cette rencontre, ce face-à-face avec le crime. Chacun peut décrypter ou rechercher les relations entre les traits des visages et l'atrocité des faits, questionner l'idée d'une éventuelle prédestination.

L'exposition s'attache à présenter cette incroyable série d'images produites par l'affaire Fualdès, conservées majoritairement dans des collections privées. Il s'agit d'une sélection regroupant les principales estampes

éditées au moment des événements. La plupart sont des portraits démultipliés à partir des mêmes modèles ; la main de chaque artiste en modifiant les traits. Rassemblés dans les salles, tel un étrange jeu de tarot, ces portraits nous interpellent et trahissent probablement notre désir de vérité. Derrière les fauxsemblants, la double nature de certains regards, nous chercherons à sonder l'âme des accusés.

Aurélien PIERRE



Fortier, *Intérieur de la maison Bancal*, dessiné sur les lieux, illustration hors texte pour l'Histoire complète du procès de l'assassinat de M. Fualdès, taille-douce sur papier vergé, 23,1 x 29,4 cm, Paris, Alexis Eymery, 1818, collection particulière.

Charles de Lasteyrie, *Bastide conduisant le corps de M. Fualdès à l'Aveyron*, lithographie sur papier vélin, 28,9 x 19,5 cm, Paris, 1817, collection particulière.



## LA DERNIÈRE VEILLÉE DE FUALDÈS

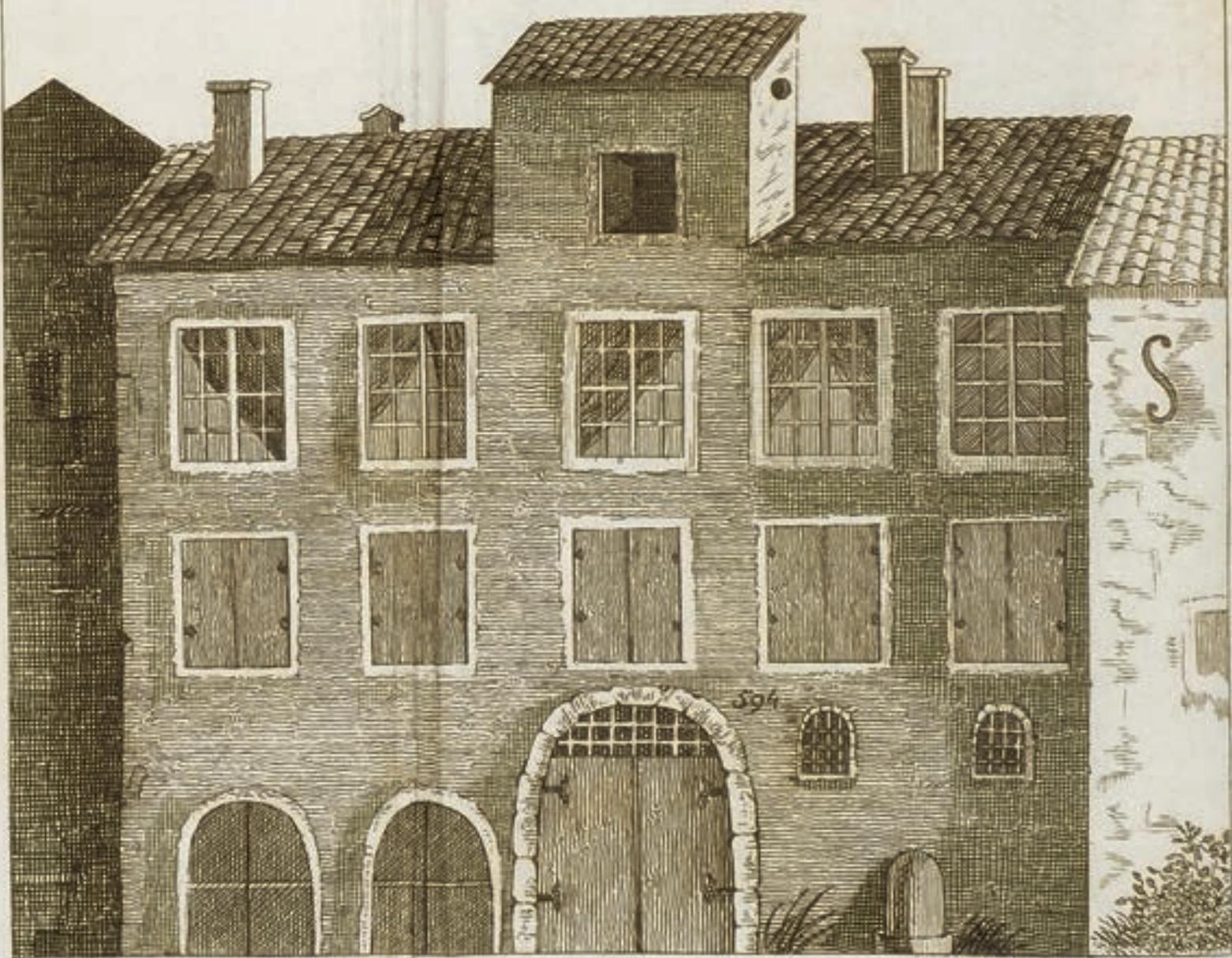
---

Jean Bernardin Fualdès, originaire de Mur-de-Barrez, fait figure de notable à Rodez. Ancien procureur impérial au criminel, bonapartiste, l'homme a occupé diverses activités de magistrature sous la Révolution et l'Empire. Ancien vénérable de la loge de Rodez, il s'est illustré en déjouant en 1814 une tentative d'insurrection ultraroyaliste, entreprise qui lui a valu certaines inimitiés dans la région.

Le soir du 19 mars 1817, Fualdès est de bonne humeur. Plus tôt dans la journée, son ami Bastide Gramont est venu l'aider à négocier avec succès un effet de commerce de 2 000 francs. Ils ont regagné ensemble en fin d'après-midi sa maison, rue de Bonald, chargés chacun d'un sac de pièces d'argent. Fualdès allait enfin régler ses dettes les plus urgentes.

Après le dîner du soir, ses amis Sasmayous et Bergounian passent la veillée chez lui comme ils en ont coutume. Un peu avant huit heures, Fualdès les informe qu'il doit sortir et se rend dans son bureau à l'étage pour prendre des affaires. Son domestique lui donne sa canne en jonc et son chapeau. Il remarque qu'il porte quelque chose sous son bras gauche formant une bosse sous sa lévite.

À 8h30, Marie Chassan, boulangère, se rend chez M. Vayssettes rue des Hebdomadiers. Elle découvre sur son chemin une canne, celle de Fualdès, dans la rue du Terral, non loin de la rue des Hebdomadiers. En repartant vers les neuf heures, elle trouve un mouchoir blanc quadrillé de bleu dans la même rue. C'est celui d'Anne Benoit, une des locataires de la maison Vergnes où loge au rez-de-chaussée la famille Bancal.



*Maison Fualdès, Rue Balestrière.*

*Les Appartemens de M. Fualdès étaient au premier étage.*

## UN CRIME EFFROYABLE

---

Le 20 mars 1817, au petit matin, un corps sans vie est repêché sur les berges de l'Aveyron, près du moulin des Besses, en contrebas de Rodez. L'individu à la jugulaire tranchée n'est pas un inconnu : il s'agit de Bernardin Fualdès.

La nouvelle de sa mort gagne rapidement la cité et alimente les rumeurs. Les autorités cherchent à identifier rapidement des coupables. Contre toute attente, l'opinion pointe du doigt une maison de mauvaise réputation comme lieu du crime, la maison Bancal, rue des Hebdomadiers. Deux indices ont été découverts la veille à proximité : la canne de Fualdès et un mouchoir identifié comme le bâillon. L'habitation de deux étages, occupée par plusieurs locataires, offre au rez-de-chaussée

le théâtre sordide de l'assassinat. Ses occupants, les Bancal, sont très rapidement suspectés avant d'être arrêtés. Autour de cette famille, la justice agrège des hommes de main indispensables à l'enlèvement de Fualdès et au transport de son corps. Un petit groupe composé d'un contrebandier, d'un coutelier, d'un portefaix et d'un ancien soldat fait l'affaire ; ils ont bu un verre le soir du drame dans les environs de la rue des Hebdomadiers. Les commanditaires sont recherchés dans l'entourage immédiat du magistrat : un agent de change, Jausion et son beaufrère Bastide-Grammont, débiteur d'une hypothétique créance auprès de la victime. Tous sont accusés d'avoir tendu un guetapens le soir du 19 mars.



Vue de Rodez depuis Layoule, tirage photographique annoté par l'historien Pierre Benoit, vers 1900, collection particulière.

Nicolas Chapuy, Tour de la Cathédrale de Rodez, illustration pour *Le Moyen Âge monumental et archéologique*, lithographie de Léon Auguste Asselineau, 44,5 x 28,5 cm, Paris, A. Hauser, vers 1840, collection bibliothèque de la Société des lettres de l'Aveyron.



## UN RECIT FANTASMÉ

---

L'acte d'accusation du 12 juin 1817 scelle le destin des accusés et le récit des événements de la soirée. Il condense toutes les affabulations des multiples témoins et sera le socle des extrapolations futures.

Le document présente le crime comme une véritable épopée tragique. À la nuit tombée, des joueurs de vielle couvrent de leur musique l'enlèvement de la victime alors qu'elle se rend à un mystérieux rendez-vous. Bâillonné, Fualdès est conduit sous la menace dans la maison Bancal ; la victime est «

étendue sur une table et égorgée avec un couteau de boucher » ; son sang est « reçu dans un baquet et donné à un cochon qui ne put le finir » ; le surplus est jeté. Le corps est « placé sur deux barres, enveloppé dans un drap et dans une couverture de laine, lié comme une balle de cuir ». Après le forfait, tel un cortège funèbre traversant la ville endormie, Fualdès est « porté vers les dix heures du soir dans la rivière d'Aveyron, par quatre individus, précédés d'un homme à haute taille, armé d'un fusil ».



*La maison Bancal*, illustration hors texte pour *La Maison Bancal et les assassins de Rhodéz*, taille-douce sur papier vélin, 13,3 x 13,3 cm, Paris, Vauquelin, 1819, collection particulière.

La scène de l'assassinat est le fruit de l'imagination des enfants Bancal, successivement enrichie au fur et à mesure des dépositions... jusqu'à l'ignominie. Le nombre des participants augmentera aussi au fil des différentes

procédures. La petite cuisine encombrée de meubles accueillera jusqu'à 17 personnes, ajoutant ainsi à l'horreur l'in vraisemblable d'un spectacle offert à des témoins qui n'avaient rien à faire dans ce lieu.



Famille Bancal, illustration hors texte pour Histoire du célèbre procès relatif à l'assassinat de M. Fualdès. Cour d'assises du Tarn, gravure sur bois, Lille, Castiaux, tome II, 1818, collection particulière.

« Un jour après l'assassinat, je me trouvais dans l'église de Saint- Amans, à la messe de onze heures, près de la sainte-table. J'avais à côté de moi une petite fille. Je lui ai demandé de qui elle était. Elle me répondit de Bancal. Alors je lui adressai diverses questions ; je lui demandai où elle avait ses père et mère. Elle dit qu'elle ne pouvait me parler dans l'église, mais qu'elle me dirait quelque chose quand nous serions dehors.

Nous sortîmes aussitôt et la petite Bancal me dit alors que son père et sa mère étaient en prison, parce qu'on avait tué un Monsieur chez eux. Elle ajouta qu'on avait étendu ce Monsieur sur une table ; que pendant qu'on le saignait, son père tenait la lampe et sa mère recevait le sang ; que c'étaient d'autres Messieurs qui l'avaient tué, après quoi on l'avait emporté hors de la maison ; qu'elle avait vu tout cela du lit où elle était couchée dans la cuisine, en regardant à travers un trou du rideau. »

Récit de Françoise Ricard, âgée d'environ 11 ans

## L'INFAME MAISON BANCAL

---

Que n'a-t-on pas dit et écrit sur « l'infâme maison Bancal » ? Qualifiée de bouge ou de lieu de prostitution, elle est présentée par l'accusation comme la maison du crime. Elle agrège tous les fantasmes liés à cette affaire et semble circonscrire dans un espace clos toutes les infamies. La rue des Hebdomadiers n'était pas le quartier mal famé si souvent décrié. Cette habitation modeste du XVIII<sup>e</sup> siècle était une maison d'hebdomadiers, ces prêtres chargés d'un service hebdomadaire à la cathédrale voisine. Son propriétaire, le boucher Vergnes, en avait fait un immeuble de rapport abritant de nombreux locataires. La famille Bancal occupait la cuisine du rez-de-chaussée et une chambre au deuxième étage. La découverte de la canne de Fualdès rue du Terral et du mouchoir perdu par Anne Benoit à proximité, va la désigner rapidement comme un lieu

suspect dans une rue tout à fait honorable. Bergounian, un des amis de Fualdès présent lors de sa dernière veillée, occupait la maison voisine. Tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'à la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, la maison Bancal était un de ces lieux à voir pour les personnes de passage à Rodez. Une curiosité plus ou moins malsaine comme l'évoque Maurice Barrès dans son ouvrage *Le Voyage à Sparte*. Au moment de l'affaire, les francs-maçons envisagent un temps de l'acheter pour la détruire et élever à sa place un monument à la mémoire de Fualdès. Elle est finalement démolie en 1962 dans l'indifférence générale et bien des Ruthénois n'en connaissent plus l'emplacement exact.

« Son aspect n'a pas dû changer depuis 1817, toujours la même maison à mine interlope, à escalier louche ; au surplus, nous ne poussâmes pas davantage nos explorations, et nous eûmes garde d'emporter, tels certains Anglais amateurs de souvenirs palpables, des éclats de bois arrachés au cabinet noir ou à la chambre rouge. » *Compre-rendu de l'Automobile Club du Périgord*, 1907.

David Niépce, *Relief de la maison Bancal à Rodez où fut assassiné Monsieur Fualdès*, 1820, technique mixte, 33,5 x 29,3 x P. 52,5 cm, don Lois Craig Prokopoff, Rodez, musée Fenaille.



## UN CRIME LITHOGRAPHIÉ

---

L'iconographie du crime a été longtemps l'apanage de petits feuillets, les occasionnels, vendus à la criée ou par des colporteurs à une clientèle populaire. Dans les villes, ils prennent le nom de canards dès le début du XIXe siècle avant de décliner progressivement, concurrencés par les rotatives de la presse à un sou. L'image stéréotypée est produite par l'utilisation de bois gravés, lourdement encrés.

L'affaire Fualdès surgit au moment où l'on assiste aux premiers essais en France d'une nouvelle technique d'impression à plat : la lithographie. Par sa rapidité de mise en oeuvre et son relatif faible coût, elle offre un espace original de liberté ; une réactivité nouvelle face à l'actualité. Le procédé ne nécessite pas de faire appel à un artisan spécialisé pour reproduire un dessin à la différence

de la taille-douce (gravure en creux sur une plaque de métal).

Dès la fin du procès de Rodez, en septembre 1817, les premières images produites autour de l'affaire sont imprimées à Paris. Il s'agit d'un portrait de Clarisse Manzon et des principaux accusés. Les lithographies sont de Godefroy Engelmann, un des deux premiers introducteurs du procédé dans le pays. Très vite, les estampes se multiplient et les sujets se diversifient offrant avec un réalisme inédit les épisodes de l'effroyable nuit : Fualdès assassiné ou Le Convoi funèbre... Certaines images semblent rompre avec les normes morales de la bonne société et suscitent des interrogations, voire des réserves de la part des critiques : est-il sage de livrer au public de telles images ?

« On voit éclore par milliers des portraits de Bastide et de Jausion, on a dessiné la maison Bancal et le cortège nocturne ; les avocats et les trois cent quarante témoins se vendront bientôt sur les quais. Si cela continue, tout le département de l'Aveyron sera lithographié. » Journal des débats politiques et littéraires, Paris, 11 et 12 mai 1818.

*Jausion et Bastide*, lithographie sur papier vergé, 29,8 x 21,8 cm, Paris, Martinet, 1818 (1817, premier tirage), collection particulière.



*J. Fausion Bastide*

*Martinik*

## LE VISAGE DES ACCUSÉS

---

L'affaire Fualdès marque une rupture dans l'iconographie du crime. L'abondance des images produites est sans équivalent. Face à l'immense effroi qui parcourt le pays, les gravures vont rassasier la curiosité du public en offrant dans un premier temps le visage des accusés, leur physionomie, leur caractère intime. Chacun cherche à voir le visage des multiples personnages.

Le portrait est à la mode et se diffuse sur de multiples supports depuis la fin du XVIIIe siècle. L'idée d'associer un caractère à des traits physiques est alors très en vogue en ce début de XIXe siècle. Le regard porté sur ces visages dépasse la simple représentation galante. Le public curieux cherche à se confronter à de véritables portraits dessinés « d'après nature ». L'image offre cette rencontre, ce face-à-face avec

le crime. Chacun peut ainsi décrypter ou rechercher les relations entre les traits des visages et l'atrocité des faits, voire questionner l'idée d'une éventuelle prédestination.

La peinture conserve toute son aura par sa capacité à retranscrire « la ressemblance du personnage, la vérité des traits, l'expression de la physionomie ». Certains artistes bénéficient même de libéralités de la part des autorités pour accéder aux prisons et peindre les prévenus. La large diffusion de ces portraits alimente l'effervescence générale et conforte le récit officiel sur l'assassinat.

« Les nouveaux débats du procès Fualdès ont réveillé la curiosité du public pour les portraits. On court en ce moment acheter chez Martinet, rue du Coq-Saint-Honoré, les portraits lithographiés de Bastide, de Jausion, de Mme Manson, de Mlle Rose Pierret, de Mmes Pons et Jausion, etc. », Journal des débats politiques et littéraires, Paris, 12 avril 1818.



## LE COMMERCE DE L'AFFAIRE

---

La médiatisation de l'affaire Fualdès sera assurée, tout au long des trois procès, par les « notices », comptes rendus au jour le jour des séances envoyés aux abonnés, auxquels pourront être joints des gravures, des plans des lieux, des portraits des inculpés et de nombreuses publications postérieures.

L'affaire connaît un immense succès populaire. Les premières lithographies et de multiples estampes accompagnent l'imaginaire des lecteurs. Des tableaux représentant les principaux accusés, « peints d'après nature dans les prisons », circulent à Toulouse, Lyon ou Bordeaux avant d'être dévoilés à Paris. Un portrait semble alors dépasser toutes les espérances en la matière, celui de Clarisse Manzon peint par Joseph Roques, et aujourd'hui disparu. Chacun peut découvrir ces oeuvres d'une parfaite ressemblance pour « une

modique rétribution ». En province, les représentations théâtrales de rue fleurissent. Les mémoires de Clarisse Manzon connaissent sept éditions en moins de deux mois. D'autres protagonistes comme Rose Pierret (ou un sosie) sont littéralement livrés aux regards des curieux dans un café parisien où une foule ininterrompue défile pendant plusieurs jours. Bousquier, sauvé de la guillotine par ses aveux mensongers, sera engagé dans un cabinet de cire reproduisant la scène de l'assassinat « au naturel » afin de répondre aux questions des curieux.

Le public populaire s'attache aux formes orales, aux récits des colporteurs, aux chansons illustrées par des images bon marché. L'affaire marquera durablement les esprits. La Complainte de Fualdès sera fredonnée jusqu'à la fin du XIXe siècle.

« Pour satisfaire la curiosité publique, les portraits en cire des coupables furent moulés, montés sur des mannequins, et on vit longtemps dans la cour des Fontaines, à Paris, un endroit disposé comme le bouge de la femme Bancal, et dans lequel la scène de l'assassinat était représentée au naturel. On y assistait pour la bagatelle de deux sous, et toutes les âmes sensibles s'en procurèrent la jouissance. »



## LES TROIS PROCÈS DE L'AFFAIRE FUALDÈS

L'affaire Fualdès est une affaire hors norme qui fera l'objet de trois procès successifs. Le nombre d'accusés et de témoins, la longueur des sessions comme la publicité exceptionnelle produite par les multiples éditions ou gravures, n'a pas d'équivalent en son temps.

À Rodez, le premier procès se déroule du 18 août au 13 septembre 1817. Onze accusés sont à la barre et voient défiler 243 témoins à charge et 77 à décharge. De façon tout à fait inhabituelle, le compte rendu des débats fera l'objet d'une publication presque officielle, visée par le procureur du roi Maynier, indice de l'intérêt tout particulier que porte le pouvoir à cette affaire dès le début. À la suite d'un vice de forme du greffier, le jugement est cassé avant d'être renvoyé à la cour d'assises d'Albi. Les accusés ne

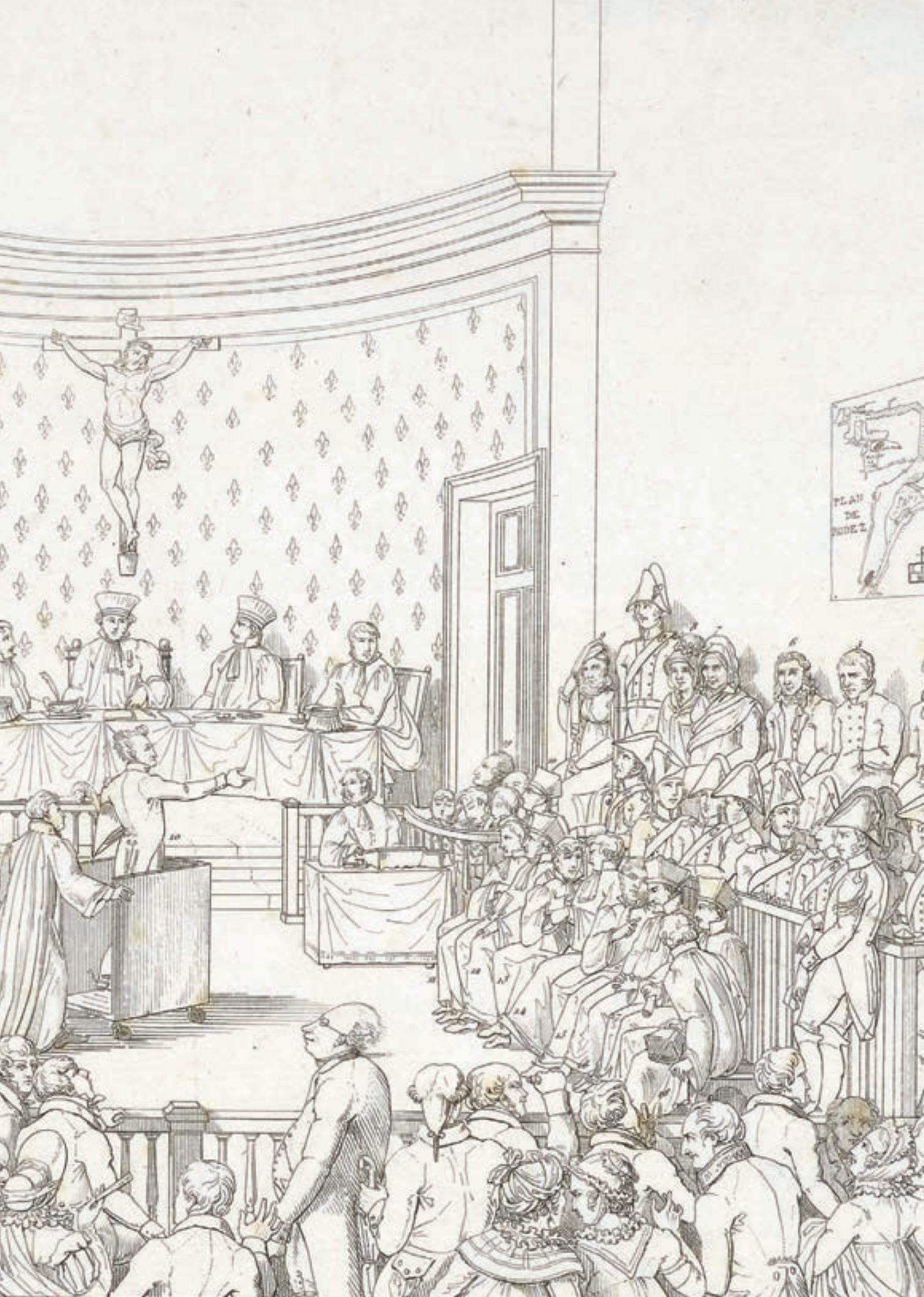
sont plus que huit mais on dénombre 350 témoins. Toute la France parle alors de l'affaire Fualdès et de son héroïne Mme Manzon dont on attend qu'elle dise enfin si les accusés étaient bien présents dans la cuisine des Bancal. Au terme de ce deuxième procès qui se déroulera du 25 mars au 5 mai 1818, cinq peines de mort sont prononcées, dont trois effectives. Bastide, Jausion et Collard sont guillotins le 3 juin à Albi. Mais la justice n'en a pas fini.

Un dernier procès se tient à Albi du 21 décembre 1818 au 15 janvier 1819 à l'encontre de trois nouveaux accusés, l'ancien commissaire de police et deux parents de Bastide. Ils seront tous relaxés. Au total, plus de 730 témoins seront cités dans l'affaire Fualdès.



*Procès-verbal des séances instruites à Albi du 25 mars au 4 mai 1818, pièce de la procédure judiciaire de l'affaire Fualdès, archives départementales du Tarn.*

Jean-Démosthène Dugourc, *Cour d'assises d'Albi*, illustration hors texte pour *Le Sténographe parisien*, taille-douce de Louis Normand sur papier vergé, 24,5 x 30,4 cm, Paris, Pillet, 1818, collection particulière.



## CONDAMNATIONS ET TESTAMENTS DE MORT

---

La cour d'assises d'Albi confirme le verdict de celle de Rodez. Les « chefs », Bastide-Gramont et Jausion, qui d'après l'acte d'accusation ont tué leur ami Fualdès par intérêt sont condamnés à la peine capitale. Bousquier, à l'origine des premières révélations, purge sa peine de 2 ans de prison. Les comparses sont condamnés à mort mais seul Collard est exécuté. La veuve Bancal et Bach voient leur peine commuée en détention à perpétuité après leurs aveux confirmant la thèse de l'accusation. Anne Benoit est condamnée aux travaux forcés à perpétuité et malgré la grâce de Louis Philippe, elle ne sera jamais libérée de la prison de Montpellier où elle purge sa peine. Le coutelier Missonnier est condamné à 2 ans de prison et à 50 francs d'amende. Il meurt à la prison de Montpellier.

Le 3 juin 1818, jour de leur exécution, Bastide et Jausion demandent à ce qu'un notaire vienne recueillir leurs dernières paroles comme la loi le prévoit, c'est le testament de mort. Le conseiller Pagan leur demande pour une ultime fois d'avouer. Les accusés persistent dans leurs dénégations : ils n'ont pas tué Fualdès. Jausion déclare même qu'il ne comprend pas pourquoi on a cherché les assassins de Fualdès parmi ses amis et non ses ennemis, notamment les royalistes. Pendant leur transfert et jusqu'au pied de l'échafaud, ils témoignent de leur innocence.

À quatre heures et demie, Jausion monte le premier sur l'échafaud, suivi de Collard ; Bastide, le meneur, sera le dernier à être exécuté.

« L'exécution a duré à peine quelques minutes ; une foule nombreuse de spectateurs s'était rendue sur le jardin public et dans tous les lieux voisins, pour être témoin des derniers moments des condamnés. L'ordre n'a pas été troublé un seul instant. Pas un cri n'est échappé, et l'on a respecté l'humanité, à la vue de ceux qui l'avaient le plus outragée par leurs crimes. »

Ludwig Rullmann, La Sentence de mort prononcée aux assassins de M. Fualdès le 4 mai, lithographie de Charles Motte sur papier vélin, 27,1 x 35,4 cm, Paris, Martinet, mai 1818, collection particulière.



## APRÈS L'AFFAIRE

---

Le procès Fualdès marquera Rodez à jamais. Tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, l'affaire hante l'esprit des Ruthénois par le souvenir des témoins directs ou les récits de leurs descendants. Dans les années 1840, la découverte d'ossements d'animaux dans l'ancien jardin de Jausion est interprétée comme les restes des deux joueurs de vielle assassinés pour ne pas témoigner.

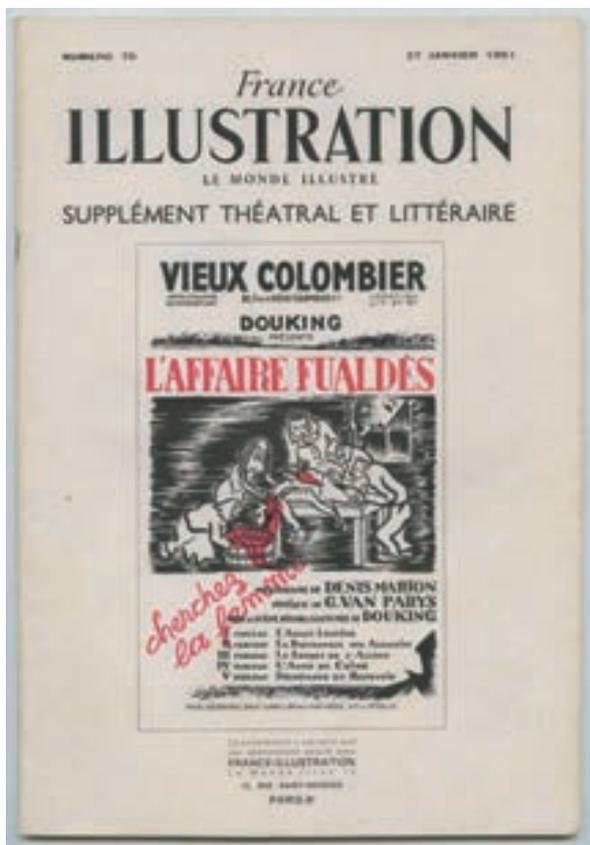
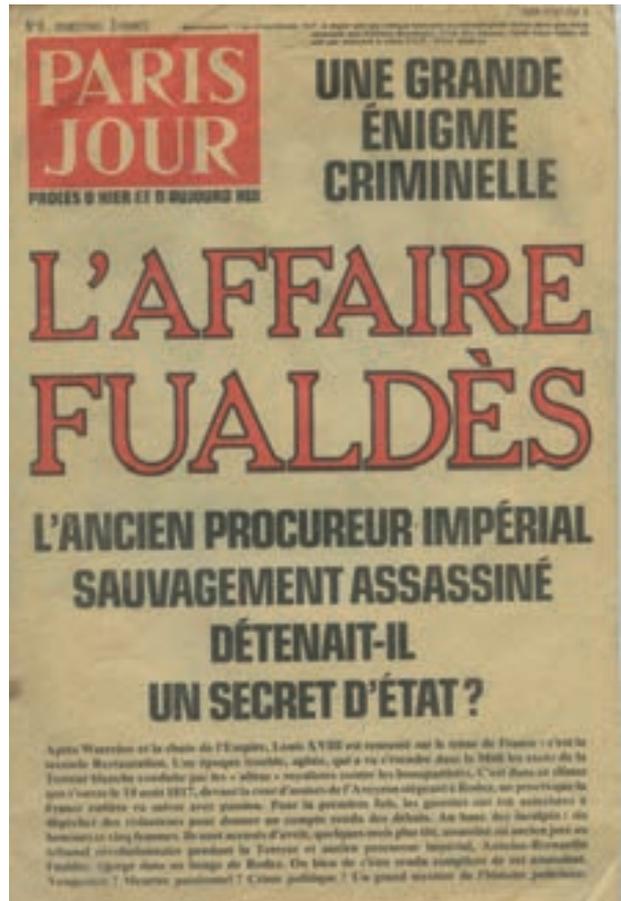
En 1907, les membres de l'Automobile Club du Périgord visitent Rodez et se rendent compte que les Ruthénois ne sont pas volubiles pour leur indiquer la maison Bancal. Cent ans après, l'évocation de l'affaire Fualdès n'est pas chose aisée et pour Combes de Patris, « la cendre était encore chaude ».

Pendant la deuxième guerre mondiale, le docteur Ferdière, médecin de l'asile de Rodez, s'intéresse aux

lettres anonymes envoyées à Mme Manzon, en fait écrites par elle-même. Il se heurte aux mêmes réticences des Ruthénois, toujours mécontents de ce retour incessant sur cette affaire. L'attitude des habitants de Rodez ne semble pas varier après-guerre. Un chroniqueur littéraire écrivant sur François Fabié consigne « qu'après avoir visité la cathédrale et les autres lieux touristiques, il avait vainement demandé à quelque indigène, aussitôt muet et revêche, le chemin de la rue des Hebdomadiers ».

En 1978, Pierre Bellemare pense avoir le fin mot de l'histoire. Le moment semble enfin venu pour faire éclater au grand jour la vérité dans le cadre de son émission télévisée De mémoire d'homme. Les témoins sont attendus à l'évêché mais la chaise qui leur est destinée reste désespérément vide. Qu'en serait-il de nos jours ?

J'ai suivi, par un soir de pluie, de la rue des Hebdomadiers jusqu'au bord de la rivière, la route où Bastide le gigantesque et Jausion l'insidieux menèrent le cortège du cadavre. J'y goûtais fort congrûment des impressions de terreur. J'avais tout de même un souci plus riche, c'était d'étudier s'il y eut quelques dessous politiques à ce fameux mystère criminel. » Mautrice Barrès, Le voyage de Sparte



Gazette de Paris, n° 160, 28 avril 1839, xylographie et typographie sur papier journal, 43,2 x 29,7 cm, collection particulière.

L'affaire Fualdès », Paris Jour, n° 9, 1979, 24 p., collection particulière.

France illustration, supplément théâtral et littéraire, n° 75, 27 janvier 1951, Paris, collection particulière.

Véritable plainte arrivée de Toulouse au sujet du crime affreux commis sur la personne de l'infortuné Fualdès par Bastide, Jausion et ses complices

Air : du Maréchal de Saxe

Écoutez, peuple de France,  
Du royaume de Chili,  
Peuple de Russie, aussi,  
Du cap de Bonne-Espérance,  
Le mémorable accident  
D'un crime très conséquent.  
Capitale du Rouergue,  
Vieille ville de Rodez  
Tu vis de sanglants forfaits  
À quatre pas de l'Ambergue,  
Faits par des coeurs aussi durs  
Comme tes antiques murs.

De très honnête lignée  
Vinrent Bastide et Jausion,  
Pour la malédiction  
De cette ville indignée ;  
Car de Rodez les habitants  
Ont presque tous  
des sentiments.

Bastide, le gigantesque,  
Moins deux pouces,  
ayant six pieds,  
Fut un scélérat fieffé  
Et même sans politesse ;  
Et Jausion l'insidieux,

Barbare, avaricieux.  
Ils méditent la ruine  
D'un magistrat très prudent,  
Leur ami, leur confident :

Mais ne pensant pas le crime,  
Il ne se méfiait pas  
Qu'on complotait son trépas.

Hélas ! Par un sort étrange,  
Pouvant vivre honnêtement,  
Ayant femme et des enfants,  
Jausion, l'agent de change,  
Pour acquitter ses effets,  
Résolut ce grand forfait.

Bastide le formidable,  
Le dix-neuf mars à Rodez,  
Chez le vieillard Fualdès  
Entre avec un air aimable,  
Dit : « Je dois à mon ami,  
Je fais son compte aujourd'hui. »

Ces deux beaux-frères perfides  
Prennent des associés :  
Bach et le porteur Bousquier,  
Et Missonnier l'imbécile,  
Et Collard est pour certain  
Un ancien soldat du train.

Dedans la maison Bancale,  
Lieu de prostitution,  
Les bandits de l'Aveyron  
Vont faire leur bacchanale ;  
Car pour un crime odieux,  
Rien n'est tel qu'un mauvais  
lieu.



VUE DE RHODES ET DE SES HABITANS  
D'APRES REOPIPEL LE JOUR QUE  
L'AMREUSE NOUVELLE SE  
REPAROIT  
DANS  
LA  
VILLE

VERITABLE COMPLAINTE SUR LA MORT

DE JULIEN.

Tombeux, peuples de l'innocence, 3)  
Du royaume de Châlons,  
Temples de l'innocence aussi,  
Du cap de l'innocence Espérance,  
Le respectable accident  
D'un crime très commode.

Capit de la Bourgogne,  
Vieille ville de Rodas,  
Tu vis de sanglants exploits  
L'histoire pas de l'ambiguë,  
Fais pas des crimes aussi beaux  
Comme les autres crimes.

De très honnête lignée  
Vincent Bastide et Jausion,  
Pour la malédiction,  
De cette ville indignée  
Car de Rodas les habitans  
Sont presque tous des criminels.

Bastide le gigantesque  
Sans deux pouces avait ses pieds,  
Fut un excellent fessé  
Et même sans politesse,  
Et Janon l'ambiguë  
S'occupait de ses crimes.



1 BASTIDE 2 JAUSION 3 LA BANCAL.  
4 COLLARD 5 RABE 6 BOUSQUER 7 MICHONNET  
8 COCHON DE LA BANCAL 9 BAQUET (COURTISAN)  
10 CHAPEAU NOIR 11 CAUSE IDEN

La plus grande étendue de cette complainte se voit à propos de justice que les  
personnes capables en regard des capitales de la Bourgogne en son entier et  
la 7<sup>e</sup> page de la Bourgogne.



L'exposition est produite et portée par Rodez agglomération

### **Commissariat de l'exposition**

Jacques Miquel, historien

Aurélien Pierre, directeur-adjoint des musées de Rodez agglomération, en charge du musée Fenaille

### **Prêteurs**

Réunion des musées métropolitains Rouen Normandie

Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron

Musée Paul Dupuy

Musées départementaux de l'Aveyron

Archives du Tarn

Archives de l'Aveyron

Le théâtre du Capitole

Et nombreux collectionneurs privés ayant souhaités garder l'anonymat.

### **Catalogue sous la direction de Jacques Miquel et Aurélien Pierre**

coédition musée fenaille - Rouergue

256 p. , 32 €

#### **CONTRIBUTEURS**

**Frédéric Chauvaud**, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Poitiers ;

**Jean-Michel Cosson**, professeur d'histoire-géographie ;

**Benoît Decron**, conservateur en chef, directeur des musées de Rodez agglomération ;

**Diane Joy**, directrice du service patrimoine de Rodez agglomération ;

**Dominique Kalifa**, professeur d'histoire contemporaine à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, directeur du centre d'histoire du xix<sup>e</sup> siècle ;

**Jacques Miquel**, docteur en histoire ;

**Aurélien Pierre**, directeur adjoint des musées de Rodez agglomération, en charge du musée Fenaille ;

**Jean-Noël Tardy**, agrégé et docteur en histoire, membre associé du centre d'histoire du xix<sup>e</sup> siècle.



# Le musée Fenaille

Fondé en 1837 par un groupe d'érudits et de notables aveyronnais regroupés au sein d'une société savante (la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron), le musée Fenaille s'est patiemment construit grâce à la générosité de ses 1000 donateurs. Maurice Fenaille riche industriel, amateur d'art et mécène de Rodin, viendra à leur rencontre en leur offrant l'hôtel de Jouéry, abritant aujourd'hui encore les collections du musée et lui donnant une atmosphère si particulière.

Au cœur de la cité de Rodez, le musée Fenaille doit sa renommée à son exceptionnelle collection de statues-menhirs. Il expose une collection unique de dix-sept pièces originales sculptées il y a près de 5000 ans. La plus célèbre, la "Dame de Saint-Sernin" a été présentée dans les grandes capitales européennes.

Nées de l'inspiration des plus anciennes populations, ces œuvres résonnent mystérieusement d'une expression très contemporaine. Pierre Soulages avoue ainsi sa fascination pour ces sculptures préhistoriques « Ces statues-menhirs se présentent comme des œuvres hors d'un temps. Ce qui me touche c'est la charge d'émotion porté par ce monolithe, grossièrement, péniblement mais fortement gravé, élevé à la dignité de figure ».

Rénové en 2002 par Rodez agglomération, le musée Fenaille offre un voyage dans l'histoire sur près de 2800 m<sup>2</sup>, depuis les toutes premières traces de l'homme jusqu'à l'aube du XVIIe siècle. En lien avec son ensemble exceptionnel de sculptures préhistoriques, les expositions temporaires poursuivent une réflexion sur la représentation humaine à travers le temps et l'espace.

# Informations pratiques

## Ouverture

1<sup>er</sup> juillet au 31 août 2017 :

Ouvert du lundi 14h à 19h et du mardi au dimanche inclus de 10h à 19h

Du 1<sup>er</sup> septembre au 30 septembre 2017:

Ouvert du mardi au samedi inclus de 11h à 19h et le dimanche de 14h à 19h

Du 1<sup>er</sup> octobre 2016 au 30 avril 2017 :

Ouvert du mardi au vendredi de 10h à 12h et de 14h à 18h

Samedi de 11h à 18h et dimanche de 14h à 18h

## OUVERT LES JOURS FERIES

sauf les 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> mai, 1<sup>er</sup> novembre et 25 décembre

## Tarifs d'entrée

Normal 9 €

Billet unique (valable 1 mois) donnant accès aux musées Soulages, Fenaille et Denys-Puech.

Réduit 5 €

Abonnement annuel 20 €

## Contact

Musée Fenaille

14 Place Eugène Raynaldy

12000 Rodez

Tél. 05 65 73 84 30

[musee-fenaille.grand-rodez.com](http://musee-fenaille.grand-rodez.com)

## Accès

Place de l'hôtel de ville

Parking des Jacobins et des Remparts

Avion ligne Paris - Rodez

Train ligne Paris - Rodez

A75 Sortie Séverac le Château

N88 Sortie Rodez

## Contact Presse

Valérie Campo  
Directrice de la communication

Nadia Galibert  
Responsable des relations presse  
Tel : 05.65.73.83.26

[communication@agglo-grandrodez.fr](mailto:communication@agglo-grandrodez.fr)





Fortier, *Vue de l'Aveyron (détail)*, illustration hors texte pour *Histoire complète du procès de l'assassinat de M. Fualdès*, instruit à Albi, taille-douce rehaussée d'aquarelle sur papier vergé, 20 x 25,2 cm, Paris, Eymery, 1818, collection particulière